RETRAITÉ

DEPOT LEGAL

Trante-Septième Année. — No 1.

Bureaux : Rue Croix-Belle-Porte, 21

Dimanche 1er Janvier 1905

LE GUEPTEUR

DE S'-QUENTIN ET DE L'AISNE

Le GUEPTEUR paraît, à Saint-Quentin, les Lundi, Mardi, Jeudi et Samedi.

Adressez les Lettres, les Manuscrits et toutes communications concernant le journal,

Table with 5 columns: BUREAUX, CONDITIONS, IMPRESSIONS, ABONNEMENTS, INSERTIONS. Contains subscription rates and printing details.

Un SUPPLÉMENT est joint au Numéro de ce jour.

Saint-Quentin, 31 décembre,

Il faut bien reconnaître, quel que soit le désir que l'on ait d'atténuer leurs torts, que les radicaux intransigeants, les socialistes et les collectivistes font à la France une situation des plus inquiétantes pour l'avenir.

Dans un article intitulé : « Le Régime de la Délation », M. Henry Maret disait dernièrement que la délation n'est pas une question de parti, mais une question d'honneur.

Les révélations successives, qui s'annoncent chaque jour, depuis qu'une pierre jetée dans l'eau dormante, a fait coasser toutes les grenouilles du marais, démontrent surabondamment que, depuis quelques années, la délation s'était élevée dans ce pays à la hauteur d'une institution et était devenue un instrument de règne.

Ce n'est pas seulement dans l'armée que ces coutures odieuses fonctionnent. Dans toutes les administrations, dans la magistrature, dans l'Université, tous ceux qui occupent, et tous ceux qui sollicitent des fonctions, étaient engagés à s'espionner les uns les autres.

Hélas ! cette putréfaction a été tirée par certains hommes d'une idée en elle-même juste et vraie. Il y a des plantes qui procurent, selon la main qui les triture, des poisons ou des remèdes.

C'est bien cela. C'est bien là le langage non-seulement d'un vrai, d'un bon républicain, mais aussi d'un honnête homme, d'un homme de loyauté et de conscience, d'un homme qui veut que la République soit le gouverne-

ment des plus dignes, des plus honnêtes, de ceux qui peuvent le plus honorer et grandir leur pays.

« Qui nous rendra, demande M. Henry Maret, l'air pur de nos premières luttes politiques lorsque, pleins de foi, nous voyions si clairement se dessiner dans l'azur, notre République idéale, faite de justice, de vérité, de loyauté, de liberté, et aussi de fraternité féconde. Nous l'a-t-on assez rapetissée cette grande image, aujourd'hui abaissée au niveau des appétits individuels, des jalousies d'emplois et des ragots de quartier !

Où, demanderons-nous à notre tour, avec l'honnête et vaillant M. Henry Maret, qui nous rendra l'air pur de nos premières luttes politiques ? Qui nous rendra les jours de paix, de grandeur et d'espérance en ce bel avenir qu'entrevoient les républicains et que tant de radicaux ambitieux et jaloux ont si gravement compromis depuis vingt ans !

Ch. POETTE.

L'OBSTRUCTION

Du Temps : Les journaux ministériels ont imaginé une plaisanterie un peu lourde. Tout le monde ayant remarqué que la Chambre avait perdu son temps pendant la dernière session, ils n'ont pu nier un fait d'une si flagrante évidence, et ils se sont donc résignés à en convenir ; mais ils ont entrepris d'en attribuer la responsabilité à l'opposition.

Il est facile d'accuser la minorité d'avoir fait de l'obstruction, de même que le boudet et l'agneau de La Fontaine étaient chargés de tous les crimes par les puissants seigneurs intéressés à leur perte.

Un jour, un seul jour par semaine, est réservé aux interpellations. La majorité, qui est l'une des plus despotiques, l'une des moins respectueuses des droits de la minorité que l'on ait connues, ne s'est pas gênée pour renvoyer à la suite, c'est-à-dire pour enterrer toutes celles qui lui déplaisaient. Elle a prolongé ingénieusement pendant plusieurs vendredis l'interpellation sur les grèves de Marseille, qui est devenue trop respectueuse pour pouvoir être encore bien dangereuse.

C'est bien cela. C'est bien là le langage non-seulement d'un vrai, d'un bon républicain, mais aussi d'un honnête homme, d'un homme de loyauté et de conscience, d'un homme qui veut que la République soit le gouverne-

Les radicaux et les socialistes ne sont pas assez naïfs et inexpérimentés pour avoir conçu la moindre illusion sur les conséquences fatales d'une telle méthode. Ils savaient qu'en s'attendant à l'écoulement de plusieurs entreprises, ils n'en méneraient aucune à bonne fin. Ils ont voulu simplement, en discutant hors de saison l'impôt sur le revenu, jeter de la poudre aux yeux de l'électeur. Et, quant à la stérilité de leurs efforts apparents, ils en sont d'avance conscients ; l'essentiel pour eux et pour le ministère, c'est de durer. Pour durer, il est bon d'amorcer des réformes, mais il serait périlleux d'essayer sérieusement d'arriver à une solution, d'abord parce que cette solution peut faire des mécontents, et ensuite parce que, même si elle contenait tout le monde, une fois qu'elle est obtenue, ceux qui l'ont réalisée n'ont plus de raison d'être.

CONTRE LES DELATEURS

De l'Echo du Nord : La ligue radicale de Lille vient de faire publier dans l'Action un ordre du jour d'une demi-colonne au moins. Ce document, par sa longueur même, montre un certain embarras. Il s'agit, en effet, d'approuver l'œuvre des délateurs et, si radical qu'on soit, ce n'est point chose facile à des Français.

Le Français est peut-être léger, versatile et dans une certaine mesure, — ce n'est pas un argument que nous donnons aux femmes, — inconstant. Il n'est pas mouchard et l'espionnage instinctivement lui répugne.

« C'est pourquoi de tous les points de la France, de tous les milieux même des plus avancés politiquement et socialement, s'est élevé contre les délateurs un concert d'indignation. Des socialistes comme M. Millerand les ont flétris à la tribune. Des radicaux comme MM. Guayssé, de Lanesson, Henry Maret, Charles Bos, les ont hautement blâmés. Des journaux comme le Rappel, le Siècle, la Dépêche de Toulouse, les ont désapprouvés avec énergie. Des ministres mêmes, de ceux-là qui avaient favorisé ces misérables agissements, ont dû, pour rester dans la tradition française et républicaine, se donner l'air de les désavouer.

« Aussi les ordres du jour comme celui de la Ligue radicale de Lille apparaissent-ils comme de lourds pavés lancés, sous prétexte de félicitations, à la tête de nos gouvernants et, en manière de défi, à l'opinion publique.

« Vous savez qu'un des fléaux de ce pays, fléau qui, si jamais la République pouvait périr, causerait évidemment sa perte en la faisant sombrer dans la plus basse démagogie, c'est le pullulement de tous ces comités locaux, composés de membres sans mandat, qui tout d'un coup, parce que plus brillants que les autres, se sont improvisés directeurs de l'opinion, et se mêlent de régenter ce pauvre suffrage universel, qui se croit obligé d'obéir.

« Eh bien ! parmi ces comités, il y en a qui votent des ordres du jour prodigieux. J'en ai un sous les yeux qui, après l'inévitable Adresse à Combes, félicite le gouvernement d'avoir employé les procédés que ce gouvernement lui-même déclare inadmissibles, l'exhorte, non à châtier, mais à récompenser les services inestimables que lui ont rendus les délateurs, et l'assure de son approbation unanime.

« Il n'en est pas moins vrai que ces sortes d'Adresses témoignent d'un redoutable abaissement des consciences. Que cela continue, et nous ne tarderons pas à être mûrs pour la servitude sous une botte quelconque. Et après avoir échappé aux dictatures héroïques, après avoir évité la tyrannie justifiée par l'enthousiasme et l'emballement, nous tomberons sous l'oppression ignominieuse d'un despotisme sans grandeur, dont la bassesse n'excusera pas l'insolence. »

« Sévère, — mais combien juste ! » EMILE FEBRE.

LA LÉGIION D'HONNEUR

Voici le texte de la requête demandant au général Florentin que les légionnaires auteurs de fiches délatrices soient rayés du contrôle de la Légion d'honneur :

Monsieur le grand-chancelier, Les soussignés, membre de l'Ordre national de la Légion d'Honneur, prennent le parti de soumettre à votre haute appréciation les considérations suivantes :

« Tout le monde a pu juger de la fausseté de l'infamie des fiches, au sujet desquelles s'est poursuivie notre enquête et tout le monde peut ainsi apprécier ce que valent les autres, celles qui ont déjà paru et qui vont paraître demain, combien elles sont fausses et viles et infâmes. Sur la valeur de tous ces papiers innombrables, il ne peut plus y avoir de doute ; sur leur degré d'authenticité, il ne peut plus y avoir de contestation.

« En présence de ces affirmations, considérant que les auteurs desdites fiches et ceux qui en ont fait usage sans contrôle auraient alors commis ou laissé commettre des actes de diffamation, de calomnie et de mensonge, actes essentiellement contraires à l'honneur ;

« Considérant que des noms de légionnaires figurant parmi ceux des personnes ainsi incriminées ;

« Qu'il est dès lors nécessaire, en ce qui concerne ces légionnaires et dans l'intérêt de l'Ordre, que la lumière la plus complète soit faite sur le bien fondé des assertions dudit journal ;

« Qu'en cas contraire, ils doivent être rayés de l'atténie portée à leur honorabilité ;

« Qu'une sanction s'impose, la respectabilité et la dignité de l'Ordre national de la Légion d'honneur étant en jeu ;

« En conséquence, les soussignés vous demandent, Monsieur le grand-chancelier, de vouloir bien porter la question devant le Conseil de l'Ordre et rendre publiques la ou les solutions qui interviendront pour tous les légionnaires incriminés ou qui pourront l'être encore.

« La France et le monde entier ont besoin de savoir qu'il n'y a dans la Légion d'honneur ni diffamateurs, ni calomnieurs, ni menteurs et que, si par malheur, il y en a eu, il n'y en a plus désormais.

« Confiants dans la haute sollicitude avec laquelle vous savez sauvegarder la bonne renommée de notre Ordre national, les soussignés ont l'honneur de vous prier de vouloir bien agréer, Monsieur le grand-chancelier, le respectueux hommage de leurs plus dévoués sentiments.

Suivent de nombreuses signatures.

Instituteur déplacé

L'agence Havas communique la note suivante : Un journal du matin fait grief au ministre de l'instruction publique d'avoir déplacé un instituteur-adjoint de Meurthe-et-Moselle, auteur d'une motion votée récemment par l'« Amicale » de ce département.

PETITES NOUVELLES

Les bureaux des groupes de la majorité se sont réunis sous la présidence de M. A. Dubost, pour se mettre d'accord en vue de la réélection prochaine du bureau du Sénat. M. Peytral, vice-

président, ayant fait savoir qu'il ne se représenterait pas, il a été décidé de présenter à sa place M. Victor Leydet, sénateur radical des Bouches-du-Rhône, président du groupe de la gauche démocratique.

« Un récent décret ministériel prescrit une application plus rigoureuse encore que par le passé des mesures contre l'espionnage en Allemagne. Tous les commissaires de police de l'Empire seront mis en possession d'une liste de personnalités françaises qui sont censées donner des renseignements au service d'espionnage français.

« Port-Arthur, 29 décembre : Les pertes japonaises à la prise du fort d'Erlung-Chan s'élevaient à 1.000 hommes. La garnison russe comprenait 500 hommes ; un tiers s'est échappé.

« Les Japonais déclarent que malgré les pertes considérables qu'ils ont subies, les assiégés de Port-Arthur ne sont point découragés et espèrent être secourus avant le 1er mars.

« Le transfert des territoires cédés à la France par le Siam aura lieu le 30 courant. L'évacuation de Chantabour par la France, qui, aux termes du traité doit s'effectuer dans les 10 jours qui suivront le transfert, a déjà commencé : une compagnie d'infanterie a, en effet, quitté la ville.

« M. Janssen, membre de l'Institut de France, écrit de Naples que le Vésuve est rentré en activité et que, de concert avec plusieurs collaborateurs, il s'applique à recueillir les gaz provenant du cratère, ainsi que des échantillons de laves et des roches ainsi rejetées.

« L'Académie française a procédé avant-hier au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de 1905. M. de Freycinet a été nommé directeur et M. Albert Sorel, chancelier.

« La cour d'assises de la Seine a condamné à 6 ans de travaux forcés, une fille Augustine Fleury, qui, le 14 août dernier, sortant d'un bal, boulevard de la Villette, avait tué d'un coup de couteau au cœur, une fille Louise Lallemand. La cause du meurtre était très futile. Augustine Fleury avait voulu se venger de Louise Lallemand, qui l'avait heurtée en dansant.

L'élection sénatoriale de la Somme

On s'occupe déjà de la succession politique de M. Paul Tellier, sénateur la Somme, décédé samedi dernier.

Certains amis de M. Goblet ont songé à offrir la candidature à ce vétéran de nos luttes politiques, mais il est peu probable que M. Goblet consente à sortir de sa retraite.

On parle également des candidatures plus ou moins ministérielles de MM. Rameau, Cauvin et Maquennehen.

Enfin, on annonce la candidature progressiste de M. Trannoy, député de Péronne.

A la Bourse du travail

Les ouvriers boulangers ont tenu jeudi matin à Paris une réunion dans la grande salle de la Bourse du travail, sous la présidence de M. Grégoire, secrétaire de la chambre syndicale, assisté de MM. Limon et Séguin. L'ordre du jour portait sur la discussion des contre-projets Labiche et Poirier concernant le repos hebdomadaire des ouvriers et employés, en instance devant le Sénat.

De nombreux ouvriers syndiqués s'étaient rendus à la convocation de la Chambre syndicale.

MM. Grégoire, Bousquet, Arthur Rozier, conseiller municipal, au nom des employés, ont pris la parole pour inviter l'assemblée à voter un ordre du jour contre les projets Labiche et Poirier, qui tendent à séparer la cause des employés de celle des ouvriers.

Un ordre du jour rédigé dans ce sens a été voté à l'unanimité.

Le secrétaire général du syndicat, M. Bousquet, a annoncé qu'après une enquête de la Préfecture de police en bureaux de placement clandestins, dont la chambre syndicale surveillait les agissements, sont poursuivis.

Les grèves agricoles

Carcassonne, 29 décembre. La situation s'aggrave à Pouzolx, où les grévistes commencent de nombreux désordres. Les propriétaires restent enfermés dans leurs domiciles.

Un renfort de 30 gendarmes a été envoyé, ce qui porte à 70 le nombre des agents de la force publique présents sur les lieux.

Les grévistes ont promené un placard portant : « Du travail ou la mort. »

LA FRANCE AU MAROC

Une explication de la crise actuelle. — Les Oulémas mettent le Sultan en demeure de rompre avec la France.

« Les Marocains, d'ailleurs, avaient décidé que si le Sultan tentait de faire arrêter Sid-Jafer, ils feraient un coup d'Etat. »

« Cette lettre partit de Fez, jeudi dernier, c'est-à-dire le jour même où le ministre de France informa les autorités de Tanger de la décision soudaine de son gouvernement d'ajourner l'envoi de la mission. »

« Il paraît maintenant presque probable que le ministre de France n'a décidé de prendre cette mesure inattendue que lorsqu'il a vu que le Sultan recevait la députation qui lui demandait l'arrêt de la mission, et cela démontre que c'est le Maroc et non la France qui a fait le premier pas vers la rupture probable et prochaine des relations diplomatiques. »

« C'est là une très grave difficulté qui se dresse devant la France, car le Sultan paraît déterminé, sous la pression des partis religieux sans doute, à suivre jusqu'au bout une politique infailliblement réactionnaire. »

pays, tirent une réunion à laquelle assistaient les Oulémas et décidèrent d'envoyer une députation au Sultan. Ils choisirent comme porte-parole le cheik bien connu, Sid-Jafer-El-Kitani, de la famille Idrissi.

« Celui-ci, accompagné de la députation, se rendit au palais du Sultan et l'informa que les Oulémas demandaient : »

« 1° Que le Sultan rompt les relations avec la France ;

« 2° Que la mission française ne fût pas autorisée à venir à Fez ;

« 3° Que les missions militaires européennes fussent renvoyées ;

« 4° Que les vizirs partisans des Européens fussent renvoyés ;

« Sid-Jafer réussit à convaincre le Sultan de l'urgence qu'il avait pour lui de faire droit à ces demandes et la députation se retira satisfaite.

« Les Marocains, d'ailleurs, avaient décidé que si le Sultan tentait de faire arrêter Sid-Jafer, ils feraient un coup d'Etat. »

« Cette lettre partit de Fez, jeudi dernier, c'est-à-dire le jour même où le ministre de France informa les autorités de Tanger de la décision soudaine de son gouvernement d'ajourner l'envoi de la mission. »

« Il paraît maintenant presque probable que le ministre de France n'a décidé de prendre cette mesure inattendue que lorsqu'il a vu que le Sultan recevait la députation qui lui demandait l'arrêt de la mission, et cela démontre que c'est le Maroc et non la France qui a fait le premier pas vers la rupture probable et prochaine des relations diplomatiques. »

Ce que veut la France

Une dépêche de Tanger assure que la France demanderait au Maghzen la reconnaissance immédiate de la mission militaire.

« Si le Maroc accepte, les pourparlers seront repris. En cas de refus du Maghzen, la France avertira le Sultan de la gravité de la crise. »

« On croit que le Sultan déclarera qu'il désire continuer avec la France des relations amicales, mais il est impossible, pour raisons financières, de continuer d'entretenir des missions européennes. »

La crise marocaine

Tanger, 30 décembre. Les journaux français ne semblent pas se rendre un compte tout à fait exact de la situation où en sont nos rapports avec le Maghzen.

Au reçu de l'avis annonçant que les officiers de notre mission devaient être renvoyés dans le délai d'un mois, M. Saint-René Taillandier a écrit à Ben-Sliman, le ministre des affaires étrangères, une lettre où il le prévient qu'il ne pouvait accepter une pareille mesure ni aucune discussion à son sujet, qu'il en référerait au gouvernement français et qu'en attendant il différerait le départ de son ambassade pour Fez.

En même temps il prévenait notre consul, M. Gaillard, et le chef de notre mission, le commandant Fariou, que si les dispositions du gouvernement marocain ne changeaient point, ils auraient à quitter Fez dans les douze jours. Mais c'est là une mesure qui n'a point été signifiée au Maghzen, qui a été simplement concertée entre le ministre de France et ses subordonnés et de l'opportunité de cette mesure, Saint-René Taillandier restera juge jusqu'au dernier moment.

Les nouvelles qui nous parviennent de Fez et qui sont postérieures au renvoi des missions font d'ailleurs espérer qu'il n'y aura pas lieu d'y recourir. On avait annoncé que les ministres qui passent pour nos partisans Ben-Sliman et Guebbas étaient en complète disgrâce. Or, l'ordre d'aller prendre le commandement d'une expédition dans le Haut-Maroc, n'avait été donné à Guebbas et que l'on considérait comme une sorte d'exil, n'a pas été maintenu.

De son côté Ben-Sliman vient d'envoyer une dépêche à M. Saint-René Taillandier, ce qui indique qu'il est toujours en fonction. Et cette dépêche indique que le Maghzen continue à traiter les affaires avec les nations européennes dans un tout autre esprit qu'un esprit de rupture.

Elle annonce, en effet, que l'affaire El-Menebhi est enfin réglée. On sait que l'Angleterre, ayant accordé sa protection aux autrès à ce favori du sultan, n'avait pas voulu l'abandonner dans sa disgrâce.

Après des négociations qui ont duré longtemps, elle avait limité ses exigences aux trois points suivants :

1° El-Menebhi ne serait pas inquiété dans son existence et pourrait se retirer où il lui plairait ;

2° Les biens qu'il possédait à Tanger lui seraient conservés ;

3° Il recevrait pour les biens qu'il possédait dans l'intérieur du Maroc et qui feraient pour un trésor marocain une indemnité de deux cent cinquante mille francs.

Le sultan avait accepté aisément les deux premiers points, mais il résistait énergiquement sur le troisième.

Inondations en Algérie

Alger, 29 décembre. Après une sécheresse continue de deux mois, une pluie torrentielle s'est abattue depuis deux jours sur le département

veilles et on arrive à leur donner la souplesse d'une étoffe. Aussi la fourrure est-elle de plus en plus étroitement mêlée à la toilette féminine. On en fait de longues douillettes, des robes entières, des étoles, des tours de cou, des coiffures, des manchons et elles ondulent jusqu'au bord des robes de bal. Rien n'est plus seyant à la femme que l'emmitoufflement soyeux des fourrures.

L'homme en tire un parti confortable depuis la bonne peau de mouton jusqu'aux imitations en peau de lapin, au paletot d'astrakan et à la pelisse du boyard.

La mode des fourrures apparut en France au temps de Charlemagne; elle eut toute sa vogue au moyen-âge où la corporation des pelletiers et fourreurs fut la plus puissante de Paris: tous les vêtements hors la chemise et les chaussettes étaient fourrés; de ce temps est restée l'application de la fourrure aux costumes d'appart des gens d'Eglise, de Justice les (chats-fourrés) et d'Université. De ce temps aussi l'hermine et le vair entrèrent dans le blason et constituèrent les deux fourrures ou panes des armoiries.

Les fourrures passèrent ensuite à peu près de mode jusqu'à Henri III où fut créé le manchon; elles ne retrouvèrent bien toute leur faveur qu'aux alentours de 1775, époque à laquelle Leduc introduisit en France les pelleteries du Canada.

Les plus belles pelleteries en peaux non-ouvrees sont tirées de la Sibirie ou de l'Amérique du Nord. Ce sont: la martre blanche ou hermine, la martre zibeline, le petit-gris, la loutre marine, le castor, l'astrakan, le vison, le chinchilla, les renards noirs, argentés et bleus.

Les principales préparations sont: le travail des peaux qui consiste à les écharner, à les fouler et à les assouplir par le frottement; le dégraissage qui s'opère par des applications de sciure, de sable chaud, etc., et le lustrage qui s'obtient par des teintures destinées à donner au poil un éclat particulier.

L'astrakan qui est une des fourrures les plus répandues, bien que le vrai soit toujours d'un prix relativement élevé, vient des bords de la Volga, à son embouchure dans la Caspienne. Son centre de commerce est Astrakan, d'où son nom. Elle se fabrique avec des peaux de petits agneaux arrachés vivants au ventre de leur mère. Leur laine fine et frisée subit de longues et minutieuses préparations. Mais le faux astrakan, qui se fabrique un peu partout, empoisonne tous les marchés.

De la Russie d'Asie, on tire le petit-gris qu'on trouve même jusqu'aux environs de Pékin. C'est un écureuil assez commun, mais ce qui fait la rareté de sa fourrure, c'est qu'elle ne devient grise, d'un ton uni et doux, qu'en hiver, que le dos seul est employé et que l'animal étant fort petit, il faut une quantité de peaux pour faire une nappe de moyenne dimension.

La zibeline est de grand prix et elle devient de plus en plus rare. C'est un tout petit animal carnassier sauvage, une sorte de putois. Le pelage est brun marron, de qualités diverses. Il faut prendre la zibeline en hiver pour l'avoir belle. Les trappeurs qui s'en font la spécialité sont en chasse par trente ou quarante pendant les mois les plus froids de l'hiver sibérien. On la prend au terrier avec des chiens, car elle est pleine de ruse, de souplesse et d'agilité.

Les martes viennent de l'Amérique du Nord, comme le vison, le lynx, la loutre marine, le castor qui menace de disparaître pour avoir été trop chassé et, enfin, les renards noirs, argentés et bleus. On sait que le renard bleu, couleur bleu de glace, est comme le merle blanc de la fourrure et qu'il bat sur la zibeline le record du prix.

Le chinchilla, lui, est un écureuil tout à fait mignon et très doux qui s'apprivoise facilement. On le trouve dans l'Amérique du Sud, au Pérou et au Chili, et aussi en Australie.

Sa jolie fourrure d'un coloris très fin, fut très recherchée autrefois et était la parure d'hiver favorite de l'impératrice Joséphine. La mode en a un peu passée.

L'hermine, en revanche, était en grande faveur ces temps-ci, aussi on n'exporta pas moins de 750.000 peaux de lièvre blanc de Sibirie, l'an dernier, sur les marchés de Leipzig, de Londres et de Paris et c'est pourquoi l'hermine affectait un blanc crayeux que la véritable ne possède heureusement pas et s'usait rapidement tandis que les exemplaires authentiques sont très résistants. Le traquage des peaux constitueraient, comme on s'en doute bien, un chapitre fort curieux de zoologie amusante.

Au Kamtchatka, pays par excellence des fourrures de l'Asie du Nord, chaque individu mâle âgé de 21 ans est soumis à une contribution de 15 roubles (40 fr.) qu'il acquitte en fourrures. Par les soins du fisc, ces pelleteries sont vendues aux enchères à Vladivostock, si les prix obtenus dépassent le montant des taxes, ce surplus est rendu aux intéressés. Il y a de très bonnes affaires à suivre aux enchères de Vladivostock. Mais le marché principal où se réunissent les traitants de fourrures est à Irbit, en Sibirie. Notre consul général à Moscou en a dressé le bilan exact mais fantastique pour 1904: 33.000 zibe-

lines dont le dixième seulement de belle qualité; 4.850.000 petits-gris, 130.000 hermines, 100.000 martes, 47.500 renards, 200.000 marmottes de Mongolie, 180.000 putois, 5.000 loutres et les 750.000 lièvres blancs dont nous avons parlé.

A cette foire de 1904, les belles zibelines ont été payées 442 francs; les autres de 47 à 57 francs; les petits gris de premier choix de 0 fr. 83 à 0 fr. 91; les hermines de 6 fr. 24 à 7 fr. 28; les martes de 2 fr. 08 à 2 fr. 34; les renards blancs ont varié de 11 francs à 18 fr. 50 et les bleus de 263 à 580 fr.

Ce sont les prix payés par les maisons d'Europe.

Nous sommes loin, bien loin, des prix des fourrures apprêtées dont nos élégantes et nos élégants se vêtissent.

Il est vrai que l'humble peau de mouton et la vulgaire peau de chat habilement maquillées par des fourreurs en faux qui ont un tour de main merveilleux, coûtent moins cher et qu'il se porte comme nous le disions beaucoup plus de lièvre blanc que d'hermine.

Georges ROCHER.

AU JAPON

La fête des chrysanthèmes

Tokio, 12 novembre.

J'ai revu l'empereur, toujours habillé en maréchal, mais passant, cette fois-ci, une revue de chrysanthèmes, de superbes chrysanthèmes de toutes nuances, alignés et étiquetés avec un ordre parfait sous des tentes provisoires dressées au centre de l'admirable parc impérial de Aoyama.

Faisant face aux chrysanthèmes, les différents personnages officiels, princes et ministres, membres de la Chambre des pairs et simples députés, formaient une haie compacte. Et j'enviais le sort de ce monarque, qui avait ainsi l'occasion d'admirer deux collections uniques au monde, l'une de fleurs et l'autre de chapeaux hauts de forme. Mais, lui, passa très digne, sans daigner regarder ni l'une ni l'autre.

A quelques pas derrière l'empereur suivait son épouse, vêtue à l'européenne: robe claire et printanière et grand chapeau à plumes. Elle passa de même, la tête bien droite, s'appliquant simplement à maintenir son ombrelle parfaitement immobile.

Très petite de taille, l'impératrice marche à petits pas pressés et secs; elle paraissait fort gênée d'être habillée à l'européenne.

Née bien avant la révolution de 1868, elle a connu, étant jeune fille, la somptuosité des riches et amples kimonos; et, comme femme, si elle est coquette, elle doit regretter les beaux costumes nationaux, si harmonieux et si commodes, et ces belles coques noires et vernies de la chevelure qui valaient certes mieux que la coiffure moderne.

Après l'impératrice Haruko, venait le prince héritier Yoshi Hito Haru no Miya, un tout jeune homme qui paraît à peine ses vingt-cinq ans, figure aimable et sympathique, regard très doux, petite moustache naissante ombragée à peine la lèvre assez fine, ce qui est rare au Japon.

Le prince impérial n'est pas le fils de l'impératrice Haruko, mais d'une noble Kugé, une des épouses de l'empereur actuel Mutsu Hito. Très faible de constitution, il fut entouré de mille soins précieux car il était le seul survivant des fils de l'empereur, les autres étant morts en bas âge.

Heureusement pour cette glorieuse dynastie, il put arriver, malgré sa santé, à l'âge d'homme. Il a épousé, en 1900, la princesse Sadako, fille du prince Kujo, et aujourd'hui il a deux fils, Hirokito, né en 1901 et Yasushito, né l'année suivante. La dynastie ne s'éteindra pas.

Le prince héritier était en colonel de la garde, précédant les princesses impériales habillées, hélas elles aussi, à l'européenne et coiffées avec des chapeaux modernes. Je regrettais fort de les voir ainsi, car elles sont ravissantes dans des costumes japonais.

Quels barbares nous sommes, nous autres Européens, d'avoir, par notre influence, obligé le Japon officiel à adopter nos modes qui lui conviennent si peu.

Cependant, la famille impériale ayant défilé devant les chrysanthèmes, se dirigea vers un long espace couvert de toiles de tente. Là se dressait la table impériale couverte de fleurs, puis quelques autres tables réservées aux diplomates étrangers, et enfin une sorte de buffet monstre ayant une centaine de mètres de long pour les autres invités.

Après s'être fait présenter les diplomates étrangers, l'empereur et sa famille s'assirent séparément à la première table et mirent aussitôt tout le monde à l'aise en montrant qu'un bel appétit était parfaitement toléré.

Alors ce fut un spectacle inoubliable; je vis confusément des centaines de redingotes en vagues bizarres se déchainer sur le buffet; et des remous rejetaient vers moi de petits êtres coiffés de grands chapeaux hauts de forme; et ces gentils-hommes avec des gestes nobles brandis-

saient des victuailles et des verres de champagne.

Quelque mandarins chinois, en costume national de cérémonie, ajoutaient une note pittoresque à l'ensemble déjà gai. Dès le début, ils s'étaient emparés de tout ce qui leur tombait sous la main; et maintenant, ayant apporté leur butin à l'écart, ils s'étaient installés paisiblement autour d'une petite table champêtre; et ils mangeaient et buvaient tant qu'ils pouvaient, comme si c'était autant de repris sur le Japon. L'un d'eux surtout, un énorme Mongol, était formidable! Il tint bon pendant plus d'une heure et me remplit d'étonnement et d'admiration.

Quant à moi, je m'intéressais fort à me promener parmi la foule des invités; car tous les hommes remarquable du Japon étaient là.

Parmi eux, le marquis Ito me fit surtout impression. Toujours très vert d'allure malgré son âge avancé, cet étonnant petit vieillard allait d'un groupe à l'autre, l'œil et l'oreille aux aguets, surveillant toutes choses et jugeant probablement beaucoup d'hommes. Pour lui, pas un moment n'est perdu, il est d'ailleurs universel: il sait tout et mène tout. Tout le Japon se résume en lui.

Parfois un sourire imperceptible errait sur ses lèvres et son regard étincelait de malice sous ses paupières bridées; certains étrangers devaient l'amuser.

Au bout d'une heure, la famille impériale se retira, mais le banquet continua. Les convives s'étaient éparpillés un peu partout autour des tables mises à leur disposition. Quelques-uns étaient très gais et d'autres très tristes, suivant l'influence des vins de France sur leurs estomacs; mais personne ne songeait aux chrysanthèmes, bien que cette réunion n'eût d'autre nom que celui de fête des chrysanthèmes: là-bas dans le lointain, ils demeuraient solitaires sans un regard d'artiste pour leur beauté éblouissante. Finis les chrysanthèmes! C'était bon autrefois à l'époque du vieux Japon poétique et chevaleresque.

Et la nuit tombait; et un grand soleil couchant jetait des lueurs d'incendie entre les troncs des vieux arbres; et, dans les étangs du parc impérial, des teintes fauves d'automne marbraient l'eau déjà sombre; et des députés japonais, en redingote et chapeau haut de forme, passaient sous les érables rouges et c'était très mélancolique de songer que des samurais à double sabre eussent peut-être mieux faits dans cet admirable paysage.

(Le Temps). Eugène PETIT.

FOLEMBRAY. — Lundi dernier, M. J... Louis, verrier, demeurant à Folembroy, entra chez lui, vers 11 heures du matin, un peu pris de boisson, et insultait sa femme.

Celle-ci ayant répondu, son mari lui lança à la tête un verre dans lequel il venait de boire du café, puis il s'élança sur elle, l'empoigna par les cheveux et lui porta des coups de poing.

Après cette première scène, J... sortit dans la cour et son épouse l'ayant suivi reçut de nouveau une... verte correction.

Le mari brutal saisit ensuite une serpe et la lança dans les jambes de sa femme qui put heureusement l'éviter.

Des scènes de ce genre sont fréquentes dans ce ménage, et cette fois plainte a été portée.

J..., interrogé sur les faits, a déclaré avoir reçu des gifles de sa femme. Lui a simplement rejeté la serpe qu'elle lui avait lancée dans ses jambes.

BRAINE. — Le 26 décembre, 13 sangliers en bande paraissent venir des bois de Braine, qui passaient des terres du Mont-Hussard sur Brenelle et Queue de Leu, ont essayé des coups de fusils de plusieurs chasseurs, sans résultat.

Un de ces sangliers se dirigeant droit sur un chasseur de Brenelle, qui l'avait manqué, a causé sa chute, heureusement sans le blesser.

AVESNES. — Un nommé Edouard Fauconier, âgé de 54 ans, originaire d'Avesnelles, pres d'Avesnes, garçon brasseur à Maroilles, revenait de la gare de Hachette, avec un chariot de sacs de grains, lorsque deux de ces sacs, sur lesquels il était assis, glissèrent et le firent tomber sous une roue qui lui écrasa la poitrine. La mort fut instantanée.

Léon malheureux laisse une veuve avec deux enfants.

Le chêne de Luther

Magdebourg, 28 décembre. Près de Wittemberg, se trouve le fameux chêne de Luther, qui est consi-

déré comme un monument historique, car c'est là, que le 22 décembre 1520, Luther avait brûlé la bulle d'excommunication du Pape.

La nuit passée, les individus restés inconnus ont endommagé gravement le chêne à coups de cognée. L'arbre ne pourra guère être sauvé.

STAT-CIVIL DE SAINT-QUENTIN

Du 22 au 28 décembre 1904

«AISSANCES : GARÇONS, 6. — FILLES, 10.

Publications :

Alfred-Gaston Decaisne, tailleur à Saint-Quentin et Henriette Nortier, sans profession à Paris.

Louis Caron, manouvrier à Saint-Quentin Angèle-Marie Ryckort, manouvrière à Saint-Quentin.

Louis Cohidon, manouvrier à Saint-Quentin et Marguerite Cuvillier, repasseuse à Saint-Quentin.

Henri-Victor Collet, maçon à Saint-Quentin et Marie-Sylvie Gout, sans profession à Saint-Quentin, veuve de Louis-Désiré-Adolphe Cochet.

Léopold Rémond, maçon à Saint-Quentin époux divorcé de Olympe-Julia Emouin et Irma Godin, confectionneuse à Saint-Quentin, épouse divorcée de Nicolas-Alexandre Delval.

Jean-Victor Chauvet, cultivateur à Taisy et Gabrielle-Augustine Marguèrez, journalière à Reims.

Mariages :

22 — Henri-Arthur Carpentier, manouvrier et Marie-Alice-Louise Fauvette, manouvrière.

Gustave-Victor Béra, brodeur et Juliette-Aline Debève, ouvrière de broderie.

24 — Henri Baudelot, rattacheur et Augustine Chillez, sans profession.

Paul-Georges Clautiaux, employé au chemin de fer du Nord et Gabrielle-Marie Varlet, raccommodeuse.

Eugène Billet, frappeur et Marie-Adèle Belmont, rattacheuse.

Louis Bourgeois, musicien au 45^e de ligne et Augustine Joos, ouvrière de broderie.

Georges-Hector Cortot de Savigny, tisseur et Louise-Juliette Poëtte, brodeuse.

Emile-Jules Peltier, glaceur et Céline Diot, plieuse.

Joas-Emile Bruyelle, employé et Adélaïde-Angéline Balasse, tisseuse.

Charles-Victor Carré, ébarbeur et Floribonne Langlet, ouvrière en tulle.

Victor-Alfred-Léopold Fovette, rattacheur et Aline Lemaire, ouvrière de broderie.

Léopold-Joseph Mercier, manouvrier et Octavie-Christine Leverd, tisseuse.

Jules-Alphonse Beaurain, rattacheur et Charlotte-Mélanie Ponthieux, manouvrière.

Louis Ceppi, cimentier, veuf de Marie Brecheisen et Rosa Poulain, sans profession.

Alexandre Farque, manouvrier et Adrienne-Adeline Boissady, brodeuse.

Charles-Louis-Joseph Hanson, valet de chambre et Marie Morcrette, domestique.

27 — Adonis-Vincent Courtois, soldat au 87^e de ligne et Maxence Sézille, débitante.

Jean-Baptiste Saillot, tapissier et Joséphine Lequeux, raccommodeuse.

Décès :

22 — Alexandrine-Joséphine Brisset, ménagère, 77 a. veuve de Toussaint Poulain.

Françoise-Marie-Joséphine Mollet, ménagère, 66 a. 6 m. épouse de Jean-Henri Hennechart.

Adélaïde-Emilie Schloss, sans profession, 75 ans 5 mois, célibataire.

Charlemagne Lemire, garçon boulangier, 61 a. 1 m. époux de Victoire Bruyant.

Suzanne Vilain, 3 jours.

23 — Joseph-Léon Moutarde, sans profession, 20 ans 8 mois, célibataire. Frédéric-Constant Pélérin, 1 an 5 mois.

24 — Charles-Léon Poidevin, 1 m.

27 — Appoline-Félicie Servotte, journalière, 42 a. 4 m. épouse de Auguste Beauvillain.

Jules-Charles Moret, manouvrier, 30 a. 7 m. célibataire.

François-Virgile-Alexandre Bleuse, manouvrier, 61 ans 1 mois, célibataire.

28 — Appoline Hazard, ancienne tisseuse, 70 a. 10 m. veuve de Alfred Berlemont.

28 — Pauline-Georgette Cailliaux, 3 ans 6 mois.